

LE **FRONDEUR** LE N^o 15 C^{MES} =

ABONNEMENT UNAN (52) 5 F 50

BUREAU RUE DE LA PETITE

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

LE JOUR DE L'AN A LA COUR.



Mon Cher Ministre je crois que vous finirez par attraper une floche! = - -

ABONNEMENT :
Un an fr. 6 00
Franco par la Poste

Bureaux :
12 - Rue de l'Étuve - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

ANNONCES :
La ligne fr. 1 00

RÉCLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne 1 00

On traite à forfait.

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ÉTUDIANTS D'AUJOURD'HUI.

On a guculé ferme, il y a quelques jours à Paris, au vieux quartier latin. Un journal dirigé par ce maître stylistique qui a nom Vallès, a tapé dru sur la jeunesse des écoles, lui re, rocha et d'avoir dégénéré d'une façon déplorabile, depuis que la génération des romantiques de 1830 et des révolutionnaires de 1848 s'en est allée un peu partout, s'éparpillant en une pluie de notaires centre gauche, et de sous-préfets de toutes nuances.

« Vous êtes pourris, et vos veines charrie du pu et non du sang », a dit le *Cri du Peuple* aux étudiants ; « vous êtes de la graine de réactionnaires et en attendant que, pour vous, le moment vienne d'exploiter à votre tour le peuple travailleur, vous n'êtes bon qu'à faire du boucan dans les brasseries. »

Là-dessus grande colère des étudiants — ou du moins de ceux qui se sentent visés. Un grand meeting a lieu et, finalement, on décide à l'unanimité de demander aux rédacteurs du *Cri du Peuple* une réparation par les armes.

Il y avait là cinq cents étudiants.
— Quels sont les hommes de bien que vous ont qui se présentent pour se battre, dit le président ; on tirera au sort les noms des délégués.

Six mains se lèvent, six ! vous m'entendez bien.

Sur cinq cents qui, tous, voulaient la bataille, six avaient le courage de l'affronter. Pourri c'est dur, mais que diable, cet héroïsme justifiait un peu l'épithète !

Sans vouloir appliquer aux étudiants de l'Université de Liège, les qualifications désagréables données par le *Cri du Peuple* aux étudiants parisiens, je dois déclarer que nos « escoliers », ou du moins la majorité d'entre eux, sont loin, bien loin, de valoir leurs aînés, de ceux qui organisèrent, il y a quelque 18 ans, ce grand congrès des étudiants, où tant d'hommes, célèbres depuis, se signalèrent pour la première fois à l'attention publique.

A peine sorti du collège, l'étudiant d'aujourd'hui, bien seriné par papa et maman du reste, songe déjà à se faire une position. Il tache, devant le monde, d'avoir de la tenue et de n'afficher que des opinions avouables — c'est-à-dire conservatrices ; il fait déjà l'homme sérieux, le causeur, parler des difficultés que doivent rencontrer les hommes placés au gouvernail du char de l'État. Il s'efforce, en un mot, de paraître sage.

Au théâtre, il ne va plus, comme les anciens, se fourrer au parterre. Non, on le voit au balcon, se carrer dans l'habit noir — commun, en temps ordinaire, au gens du « pschutt », sérieux et aux garçons de café. Il fait le beau, sourit aux jeunes grues bien dotées et se pâme aux mots spirituels du conseiller ou du sénateur qui « pourra lui faire du bien » plus tard.

S'il fait partie d'une société d'étudiants, il est de préférence à l'Union qui, paraît-il, fait ouvrir à ses membres les portes des grands salons catholiques.

A la rigueur, il est aux *Étudiants Libéraux* — mais il a soin de déclarer, de temps à autre, qu'il n'appartient pas au groupe des « pointus ». S'il va même jusqu'à avouer des opinions progressistes, il n'oublie pas d'ajouter qu'il appartient au progressisme modéré — celui qui devient du doctrinarisme quand, ayant fait ses études, l'étudiant a besoin d'un emploi.

Il aura toujours soin, en tous cas, de verser un pleur d'attendrissement en parlant du drapeau que le roi a envoyé aux étudiants.

Dans la rue, l'étudiant s'efforcera de copier le plus exactement possible, l'allure et le costume de ces « juteux » — qui se donnent tant de mal pour avoir un air grotesque-

ment idiot — qu'ils ont cependant très bien sans cela.

Il arrive, cependant, un moment, où l'étudiant éprouve le besoin de montrer, que le grand et généreux souffle de la jeunesse l'anime encore. Alors, il tache de trouver deux ou trois cents condisciples de son calibre et se rend bravement au *Pavillon de Flore*, à l'*Eden*, et là, avec ce courage particulier aux gens braves — qui se sentent en nombre — il organise un chahut en règle, afin d'empêcher de braves gens, ayant payé leurs places, de jouir du spectacle.

Et le lendemain, quand on raconte en ville que les étudiants ont fait du boucan, l'étudiant d'aujourd'hui, relevant orgueilleusement la tête dit d'un ton vainqueur : « et bien, on n'est pas moule, hein ! à l'Université de Liège. »

Et, vrai, quand je songe que c'est là l'avenir de la Belgique, que la science sera monopolisée plus tard dans de pareilles mains, je me prends à me demander si jamais la patrie pourra sortir de la médiocratie bourgeoise qui l'étouffe aujourd'hui, et si en pensant à la majorité des étudiants de Liège, je ne lâche pas, comme Vallès, le gros mot de « jeunesse pourrie » — ce n'est fichtre pas faute d'en avoir envie.

CLAPETTE.

NOUVEL AN.

A mon ami J. PURNELLI.

Plus je vois les hommes,
Plus j'aime les chiens.
LAMARTINE.

Hosanna ! le voici. C'est bien lui, l'an nouveau. Va-t-il nous apporter le bonheur ou la peine ? Sous quel aspect nouveau, de la bêtise humaine Verra-t-on s'étaler le stupide tableau ?

Je ne sais ce qu'il cache au plis de son manteau, Mais je crains que la guerre encore ne se déchaîne J'entends gronder partout la colère et la haine Et je vois se dresser un sinistre drapeau.

Que nous font après tout, les vains bruits de la foule ? Quand un tyran périt, quand un trône s'écroule Aux applaudissements d'un peuple tout entier

Laissons rouler le flot soulevé par la houle Ami, nous instruisons, c'est là notre métier, Nous cherchons le progrès dans un autre sentier.

BLANCO.

1884.

Encore une feuille qui tombe
De la couronne de nos jours !

C'est en ces termes métaphoriques que feu M. Alphonse de Lamartine traduisait l'incident almanachique qui a lieu en ce moment même. Je veux dire la fin d'une année, le commencement de la suivante.

Hélas ! oui : encore une... Changement de millésime. 1883 expire et voici naître 1884.

Ce passage d'une année à l'autre est, dans la vie humaine, un événement qui n'a rien d'imprévu ni de surprenant, puisqu'il se reproduit avec une indérangeable ponctualité tous les trois cent soixante-cinq ou six jours.

Néanmoins, il ne revient jamais sans susciter quelques réflexions, éveiller dans les esprits des idées d'une nature ordinairement peu joviale.

Je ne parle pas des obligations — visites, envoi de cartes, et des dépenses exceptionnelles — étrennes à celui-ci ou à celle-là — que le jour de l'an impose à beaucoup de personnes.

Ce n'est là que des usages auxquel, en somme, il est loisible à chacun de se soustraire. Il est vrai que le monde tient mordicus aux usages, presque autant qu'au préjugé ; et qu'à ceux qui rompent avec les habitudes établies — surtout si c'est de pauvres diables — on garde une rancune

mortelle et l'on fait par la suite chèrement payer leurs allures indépendantes. Esprits mal faits, dit-on des gens qui ne veulent pas « faire comme tout le monde » ; des loups, des ours, des misantropes, dangereux, dont on doit se défier, qu'il faut mettre au ban de la société !

Mais, encore un coup, ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Ce qu'il y a de généralement mélancolique dans le fait de devoir écrire en tête de ses lettres une date au lieu d'une autre, c'est un mélange de regret et d'appréhension. Regret du passé. Appréhension de l'avenir.

Trois cent soixante-cinq jours d'écoulés, — c'est une année de plus comme âge, c'est une année de moins à vivre... Or, il est peu de malheureux assez malheureux pour ne pas tenir à la vie, n'éprouver pas quelque tristesse à la pensée qu'ils vieillissent et se rapprochent du tombeau... Autre chose d'ailleurs est l'idée de la mort et de dérépitude.

Ceci est la face, — le regard en arrière, — la contemplation d'Hier. Voici le revers : le regard devant soi, les tentatives pour scruter Demain...

De quoi demain sera-t-il fait ?..

C'est la question que, malgré soi, l'on se pose, — ce qui, du reste, est aussi inutile que machinal, puisqu'il n'appartient à personne de percer les ténèbres de l'avenir. Aussi Nostradamus, qui s'était fait en son temps une assez jolie réputation de prophète, a-t-il toujours eu soin de rédiger ses prédictions en un galimatias sextuple, incompréhensible pour tout le monde et pour lui-même.

En ce qui concerne l'année 1884, — elle arrive dans une situation grise et veule, une sorte d'alanguissement universel, une lassitude panachée d'inquiétudes.

Les plus déterminés optimistes se contentent d'émettre ce vœux timide : — Espérons que les « affaires » iront mieux que l'année dernière !

Les pessimistes, eux, annoncent l'imminence des plus tragiques catastrophes et exécutent des variations sur ce thème, emprunté aux *Châtiments* !

Ce serait une erreur de croire que ces choses finiront par des chants et des apothéoses....

Quant à nous — nous ne nous compromettons pas par des prophéties qui risqueraient d'être radicalement démenties dans un mois : car il faut toujours faire la part du hasard, de l'inattendu ; les événements qui paraissent inéluctable peuvent être brusquement rendus impossibles par des circonstances que personne n'avait prévues.

Mais nous avons l'idée — sur quoi reposer-t-elle ? sur rien : c'est une idée comme ça, un pressentiment, si vous voulez — que les choses ne changeront guère ; que rien ne se passera ; que ce sera le même piétinement sur place, la même absence de réformes, et au bout de l'an, une situation analogue, sinon pareille.

GRAMONT.

AU CASINO DU PASSAGE

L'Exposition-vente et ses martyrs.

La première chose qui me frappe en entrant, c'est le contrôle ! Je paie et un second phénomène d'optique s'offre à mon admiration : c'est la tête, étrangement stupide, d'un gros Monsieur qui s'écrie :

« Ce n'est pas fameux ! il n'y a rien ! rien de rien ! »

Je laisse sortir ce Zoïle aux yeux secs et c'est pour trouver plus loin un acheteur optimiste, lequel a l'affreux courage de demander « ce que coûtent » les épouvantables petites palettes, pendues là comme des saucissons de Westphalie.

Enfin, je puis parcourir le salon en compagnie de quelques hommes silencieux comme des académiciens d'Amaïan.

Franchement, il y a cinquante fois trop d'œuvres, ou cinquante fois trop peu de place, c'est comme on veut l'entendre.

Il en résulte pour le visiteur un éblouissement, une fatigue, qui l'empêchent de bien voir. — Cette profusion :

« Je l'en avais comblé : je l'en veux accabler »

nuit aux œuvres belles et sérieuses — beaucoup passent inaperçues. — Le critique et l'acheteur se voient dans un terrible embarras.

Allez-moi juger ce capharnaüm de la couleur !

Comment pêcher dans cet « olla potrida », dans cette cascade de toiles et de papier, les morceaux les plus « vian » ?

Il y a là des aquarelles splendides. — c'est vraiment dommage de les voir ainsi clouées à des hauteurs mythologiques, hors portée de la vue humaine — ou bien perdues dans des cartons mystérieux, dans des fouillis de croûtes meurtrières !

L'excès nuit en tout ! Trop soupiner fait bailler, trop voir rend aveugle.

N'importe ! l'épicier « à la tête étrangement stupide » m'a fait bien rire !

C'est à lui, d'ailleurs, que je dois l'idée de faire ici l'histoire d'un tableau — et ceci est tout un roman, c'est une page rouge du martyrologe civil.

Primo un peintre qui se respecte n'a pas le sous... C'est de tradition. Un bourgeois avec laquais et chevaux, qui s'avise de peindre est un lunatique, un phénomène — connu dans le monde civilisé sous le nom borgne « d'amateur ».

Règle heureuse ! l'amateur est voué à la stérilité. — C'est comme les veuves inconsolables. Parfois cependant, il enfante d'horribles petits bâtards — luxueusement encadrés, signés d'une belle écriture au vermillon.

Ces bourgeois-là n'ont qu'un intérêt secondaire.

Je passe « au peintre qui se respecte. » Il a fini son Académie ! il en est sorti avec une plaque commémorative et trois feuilles de laurier potager.

Le voilà sacré peintre, et il traverse la période « flamboyante » en ce sens que sa jeunesse, ses premiers triomphes lui donnent l'enthousiasme à haute pression — il a la fièvre... il peint avec furie !

Chaque jour de l'année est marqué par une tentative plus ou moins heureuse...

Là-bas ! à l'horizon hivernal de l'an, se dresse cet autre fascinateur.

Cette réduction au seizième du Panthéon, l'exposition le tente !

Cela lui communique une sorte de délire. Le malheureux !

Il l'a peinte d'après nature !..

D'autres frères d'armes l'accompagnent sous « les bleues vibrantes » du ciel de Bressoux ou de des Aguesses — parfois il commence à « joyeusement s'esbattre » en vidant des p'tits verres pour attendre le coucher du soleil...

Et toujours il peint, il efface, il estampe, il retouche !

Et toujours et toujours....

Viennent alors « les heures mauvaises » où la muse regimbe, où le découragement le saisit... il doute alors ! se demandant si jamais il saura monter au Capitole... s'il ne vaudrait pas mieux pour lui et pour les autres, de brûler ses pinceaux et se lancer corps et âme dans le commerce du vernis, ou dans le volontariat de huit ans.

Viennent les détails prosaïques de l'existence... Pas de modèle ! pas d'ateliers, pas de cadres ! Il en est réduit à faire, comme

jadis Delacroix, un cadre fantaisiste de sa composition — en lattes de bois peint — ou à « portraiturer » un menuisier malheureux qui consent à encadrer l'œuvre si péniblement achevée.

Après cela, après ces dix bonnes aquarelles sur cent — après ce tableau microscopique qu'il expose — arrive ce problème décisif : Les vendrai-je ? Voilà le clou de ce drame, que j'ai ébauché un peu légèrement.

Il marche comme une âme en peine, à l'exposition, épiant l'homme qui s'arrête devant son œuvre...

Son œuvre : elle lui semble pâlir à côté de telle autre... on ne la regarde pas ! ô décadence ! ô cécité ! de tous les visiteurs ! Son œuvre court grand risque de lui revenir... on n'achète pas ! Un peintre exposant m'avouait l'autre jour cette chose cruelle de réalisme : Il est plus facile de faire une bonne aquarelle que de la vendre.

L. HILARÈS.

UNE CAUSE CÉLÈBRE

Un pendant à l'affaire Krom-pi-re.

Un de nos plus brillants avocats, M^e L..., a failli donner aujourd'hui, au tribunal de simple police, une audition de la chansonnette bien connue intitulée *l'avocat des légumes*.

C'est, en effet, sur les, ou plutôt sur un légume, que M^e L... devait faire rouler sa plaidoirie. Etant donné le sujet, celle-ci n'aurait pu manquer d'être intéressante; malheureusement, un vice de forme, une absence de proçuration, pensons-nous, nous a privé de cette plaidoirie.

C'est aussi un vice de forme... du nez de l'inculpée, qui avait amené hier au tribunal de simple police, le tout Liège qui rigole.

Il s'agissait — comme dans l'affaire de la Lesbienne et de l'éphèbe Athénien au pied pointu — d'une jeune personne à qui un jeune homme avait appliqué un sobriquet emprunté à l'ordre végétal. C'était quelque chose comme *betterave* ou *navet*; en tous cas ce n'était pas un petit nom d'amoureux comme *Petit chou*. Pour se venger, la jeune Betterave — mettons *betterave* — avait appliqué au dit jeune homme une volée de coups de parapluies — et l'épithète *sale type*!

C'est de ce fait que la naïve et chaste enfant avait à répondre devant le tribunal de simple police.

Aucun des avocats n'a plaidé. Seul, le ministère public a rappelé le passé, tout entier consacré au travail et à l'étude de la jeune Betterave; il l'a montrée gagnant... à la sueur de son front, la pièce de cent sous quotidienne. Il a parlé de sa piété, de sa famille, dont elle est l'honneur et le soutien, de son bien-aimé, enfin, une des belles intelligences de l'époque.

Rien n'y a fait. Le juge, probablement jaloux du bonheur du préféré de la jeune betterave, a condamné celle-ci à *quarante-cinq francs* d'amende et aux frais.

L'année est décidément mauvaise pour les légumes.

Cette pauvre Olympia.

Le jeune Arthur s'est levé d'assez méchant humeur; actuellement il est debout devant un miroir pendu à sa fenêtre et rase consciencieusement les quelques maigres poils roux dont la nature l'a gratifié, lorsque la porte de la chambre s'ouvre brusquement pour livrer passage à une jeune femme très jolie qui paraît être en ce moment au comble de l'exaltation.

— Enfin ! s'écrie-t-elle, je te retrouve, traître ! scélérat ! homme indigne !... m'abandonner de la sorte après les serments que tu m'avais faits !... mais heureusement j'étais sur mes gardes, je ne t'ai rien accordé... n'importe, tu vas tenir tes promesses...

La jolie femme avait débité ce petit *speech* tout d'une haleine, et c'est à peine si, pendant ce déluge de reproches, Arthur avait eu le temps de se retourner l'air ahuri, la figure à moitié barbouillée de savon, son rasoir à la main.

— Qui êtes-vous ? dit-il enfin à l'inconnue.

— Vous me reconnaissez bien, traître ! je suis la pauvre Olympia.

La stupéfaction d'Arthur était pourtant sincère, il ne connaissait pas la pauvre Olympia, il ne lui avait jamais fait aucun serment et il ne se rappelait pas même l'avoir déjà vue.

Et il le lui dit carrément, mais il était dans une position si piteuse avec sa figure barbouillée de savon, qu'il n'osait pas trop s'approcher de la jeune femme.

Elle, sans s'inquiéter de ces protestations, s'était étendue sur une chaise-longue, et, se cachant la figure dans ses mains, sanglotait à fendre l'âme la plus dure.

— Mais, madame, cria-t-elle au comble de l'énerverment, savez-vous que cette aventure m'agace à la fin, je ne vous connais pas ! je ne vous connais pas ! allez sangloter ailleurs ; arrêtez ce torrent de larmes, les inondations sont interdites au troisième

étage, ça pourrait gêner les locataires du bas.

— Monstre ! scélérat ! gémissait l'infortunée.

— Bon, vous me l'avez déjà dit, mais reprenez vos sens, madame, je vous en conjure, sapsristi ! regardez-moi un peu, il y a erreur, je n'ai jamais eu d'Olympia dans dans mon existence, je n'ai fait aucun serment, mais regardez-moi donc !

Et le pauvre Arthur, après s'être tamponné le visage avec sa serviette pour essuyer la mousse qui le recouvre, s'approche de la jolie femme en lui disant :

— Là, maintenant, vous allez bien reconnaître que vous ne me reconnaissez pas.

La charmante poussa un petit cri, ferma les yeux et s'évanouit.

— Allons, bon, s'écria Arthur, il ne manquait plus que ça à présent. Que le diable emporte les femmes qui viennent s'évanouir à domicile ! Je ne peux pourtant pas la laisser sans secours ; si j'appelais le concierge... fichtre non, il est trop bavard, il serait capable de raconter partout que je les pousse, les femmes, à l'évanouissement... bast ! je me tirerais bien d'affaire tout seul, d'abord une petite tape dans les mains, il paraît que c'est souverain... Sapsristi ! les jolies petites menottes roses et potelées...

Ça ne lui fait rien ce remède-là, elle ne rouvre toujours pas les yeux ; elle est charmante cette petite femme... quel est l'être assez perfide pour l'avoir réduite à un pareil désespoir !

Arthur soulève légèrement la tête de l'inconnue, il respire le parfum de sa chevelure et il considère longuement cette étrange visiteuse venue s'échouer dans sa chambre.

— Elle n'est guère pâle pour une femme évanouie, se dit-il, mais elle est mieux ainsi... voyons, décidément elle ne veut pas revenir à elle ; sapsristi, si j'allais avoir affaire à un cas de catalepsie ; ça s'est vu, ces choses-là, on est là sans penser à mal, bien tranquille, il vous arrive une femme qui vient dormir chez vous pendant quarante jours et autant de nuits. Ma foi, tant pis, essayons des grands moyens, dégrafons le corsage... Madame, ah ! Madame, voyons, revez à vous... ça ne suffit pas... ce n'est pas de ma faute, mais il faut en finir.

Et Arthur, un peu tremblant, dégrafe le corsage, puis ferme un instant les yeux comme ébloui des trésors qu'il vient de découvrir.

La jolie femme, elle, a rouvert les siens, elle considère Arthur penché sur elle, guettant un premier mouvement, puis elle pousse un cri :

— Miséricorde ! ce n'est pas lui ! je me suis trompée d'étage !

— Là ! voyez, c'est bien ce que je vous disais depuis une heure et vous ne vouliez pas m'écouter.

— Ah ! que d'émotions !

Et l'inconnue se renversa sur le dossier de la chaise.

— Madame, s'écria le pitoyable Arthur, de grâce, ne vous évanouissez pas de nouveau, je n'ai plus rien à vous détacher et je ne saurais que devenir.

— Je vais tâcher, Monsieur, je comprends que j'ai dû bien vous ennuyer, ah ! je suis une grande coupable d'avoir ainsi traité un honnête homme ; car je vous ai indignement injurié, Monsieur.

— Oh ! non.

— Mais si, je vous ai appelé monstre ! scélérat !

— *Et cætera, et cætera.*

— Voilà des *et cætera* dont je ne me consolerais jamais.

— Vous auriez tort.

L'inconsolable Olympia se remit à sangloter.

— Voyons, de grâce, calmez-vous, gémit Arthur.

— Oh ! vous avoir traité de la sorte !... quel chagrin !

— C'est fini, n'en parlons plus.

La jolie femme releva la tête.

— Monsieur ?

— Arthur.

— Monsieur Arthur, je vous ai insulté, je vous dois une réparation, c'est ainsi que cela se passe entre hommes, n'est-ce pas ? eh bien ! je serai aussi courageuse qu'il faudra... parlez ! qu'ordonnez-vous !... c'est vous qui êtes l'insulté, vous avez le choix des armes.

— Oh ! Madame, à jeûn !... et puis ma barbe n'est pas faite.

— Peut-être hésitez-vous, ne sachant pas encore à qui vous avez affaire... il faut que je vous raconte mon histoire.

— Mais sapsristi, madame !...

— Ce ne sera pas long ; il m'aimait, il m'avait fait des promesses fallacieuses, mais je n'ai rien cédé, oh ! non, alors je suis venue pour lui flanquer une bouteille de vitriol à la tête, et c'est chez vous que je suis entrée.

— Bigre ! vous alliez faire là une fichue méprise.

— Pardonnez-moi, il demeure au quatrième ! mais il est parti.

— Parti !

— En enlevant Paquita.

— Qui ça, Paquita ?

— Une ancienne... d'un de mes amis intimes.

— Ah ! bast, je ne veux pas courir après, je renonce à ma vengeance ; et puisque le hasard m'a conduite ici...

Olympia n'acheva pas sa phrase et regarda Arthur qui faisait une très sotte mine.

— Oh ! dit-il, je me suis juré de ne plus jamais aimer.

— Et moi, je me suis juré de vous accorder la réparation qui vous est due.

Arthur était de plus en plus perplexé, et il détournait obstinément les yeux pour ne pas voir la jolie femme qui rajustait son corsage, le plus maladroitement du monde, du reste, tant elle paraissait troublée.

— Sapsristi ! grommelait-il à part lui, encore une aventure, et tout à l'heure pourtant je jurais gaine aux femmes.

— Vous m'en voulez donc bien, demanda doucement la séduisante Olympia, tenez, voulez-vous me piquer cette épingle-là, vous m'obligerez... maintenant que décidez-vous, Monsieur Arthur ?

— Tout ce que tu voudras.

Fin d'une lettre de M^{lle} Olympia à M^{lle} Nini :

« Ma petite vieille, c'est mon deux cent quatre-vingt-dix-septième truc, il a parfaitement réussi. »

JULES DEMOLLIENS.

Messieurs les Chiens.

En réponse à un article publié dans la *Meuse* du 2 janvier, et donnant les détails les plus circonstanciés sur les toilettes des chiens, nous croyons devoir reproduire *La Levrette*, cette charmante poésie :

N'a-t-il rien qui vous agace
Comme une levrette en paletot
Quand il y a tant d'gens sur la place
Qui n'ont rien à s'mettre sul dos.

J'ai horreur de ces p'tites bêtes
Avec leurs museaux pointus
J'n'aime pas ceux qui font d'en têtes
Parce qu'ils ont des pardessus.

Ça vous prend un p'tit air rogue
Ça vous r'garde avec mépris
Parlez-moi d'un bon boudogue
En v'là z'un qui vaut son prix.

Pas lui qu'on emcapitonne
Il a comme froid partout
Il combat quand on l'ordonne
Et l'autre propre à rien du tout.

Ça n'fait suer quand j'ai l'onglée
De voir des chiens qu'ont un habit
Quand moi par les temps d'gelées
Je n'ai rien, pas même un lit.

Je voudrais bien en crever une
Cela m'ferait plaisir j'u'ose pas
Leurs maîtres ayant d la fortune
Me mettrait dans l'embarras.

Ça doit s'manger la levrette
Si j'en tiens une à huis-clos
J'te ferais cuir à ma guingette
Et j't'en ficherais moi des paletots.

NOS THÉÂTRES

Théâtre Royal.

Lundi aura lieu, au bénéfice de M. Cambon, l'excellent chef d'orchestre du Théâtre royal, la seconde représentation du *Prophète*.

L'œuvre de Meyerbeer est très bien interprétée sur notre scène. M^{me} Sbolgi surtout a été superbe, M. Delabranche a eu de très beaux moments, M^{lle} Martinon n'était pas, à la première, très sûre d'elle-même. Les autres rôles sont bien tenus. Les chœurs ont été convenables, l'orchestre excellent — ce dont on tiendra compte lundi à M. Cambon — et la mise en scène très belle.

Pavillon de Flore.

La *Mascotte*, de mieux en mieux interprétée, obtient tous les soirs un unanime succès.

Eden-Théâtre.

Nous avons à signaler un artiste hors ligne, M. Trevey, un prestidigitateur-équilibriste d'une rare originalité, qui est rappelé jusqu'à sept à huit fois à chaque représentation.

Chronique de l'Épée.

La Société Saint-Georges à la Légia

Le cliquetis des armes avait remplacé dimanche dernier les doux sons de la musique à la Société royale de la *Légia*. Un grand assaut y était organisé par la Société Saint-Georges, et pour donner plus de relief à cette séance, on avait invité M. Lafont, une des premières lames de Paris et plusieurs maîtres d'armes en renom de la Belgique. Seul, M. Merckx, de Bruxelles, a manqué à l'appel, obligeant ainsi la Société organisatrice à changer les parties figurant au programme, ce qui a eu pour résultat de mettre parfois en présence des tireurs qui n'étaient précisément pas d'égal force.

L'assaut a été ouvert par MM. Baurain,

d'Anvers, et M. Pilloy, de Liège. Nous reconnaissons volontiers en M. Pilloy un beau tireur au jeu correct, mais il avait affaire à un redoutable joueur qui, par ses brillantes ripostes et sa promptitude à se remettre sur la défensive, déroulait un peu son adversaire. M. Pilloy, qui avait reçu quatre touches, a cependant terminé la partie par un brillant dégagement.

Glissons sur la seconde partie et arrivons au numéro trois, où M. Jaumain, de Liège, et M. Jaubert — cet officier des guides que le *Journal de Liège* appelle « le maître d'armes bien connu » — se trouvent en présence. Ces deux adversaires, on le reconnaît de suite, sont vraiment dignes l'un de l'autre. On est frappé surtout par la grâce et l'élégance de leur jeu, et bien que M. Jaumain, relevant de maladie, ne se trouvât pas dans la plénitude de ses moyens, il est arrivé avec trois touches contre trois. C'est un vrai succès pour le professeur de Saint-Georges et nous tenons ici à le féliciter sincèrement.

MM. Havenith, d'Anvers, et Dupont, de Liège sont venus ensuite. Ces deux messieurs sont également de première force ; seulement, M. Havenith montre beaucoup de franchise et de développement dans le dégagement, le une deux et le coupé, coups qui sont portés avec la vivacité et la précision qui distinguent le bon tireur. Quant à M. Dupont, ses attaques n'étant pas suffisamment allongées, il lui arrive de s'exposer trop souvent à d'heureuses ripostes de l'adversaire ;

Très intéressante la partie engagée entre MM. Van den Abeele, d'Anvers, et Orban, de Liège. On aurait pu croire ici à une inégalité de forces entre ces deux joueurs, mais bien que M. Orban soit gaucher et qu'il ait par ce fait un avantage sur le droitier, les fers changeant naturellement de ligne et déroulant ainsi le jeu de celui-ci, M. Van den Abeele, n'a reçu que deux touches contre sept à M. Orban.

Quel beau tireur que ce M. Lafont ! quelle grâce et quelle élégance dans son salut ! Il se trouve pour terminer la première partie du programme en présence de M. Pavard. M. Lafont s'engage en tirée, approche de son adversaire et porte ses dégagements d'une façon foudroyante.

Cependant, M. Pavard arrive plusieurs fois aux parades et porte de magnifiques ripostes de coupé. Dans cette partie, qui se termine par 6 touches à M. Pavard contre 3 à M. Lafont, nous avons remarqué que ce dernier usait du coupé, bien que l'école française tende à supprimer ce coup ; nous avons constaté également qu'après la parade, ses ripostes ne sont plus que ce que nous appelons des mouvements rétrogrades ou coup de fourchettes, ou à proprement parler des coups de poignard.

Cette séance, comme on le voit, n'aurait rien à envier à celles qui s'organisent à Paris et à Bruxelles, si dans un assaut aussi sérieux on n'avait intercalé des parties entre professeur et élève, et mettre, par exemple, en présence de M. Baurain, un amateur de bonne force, nous le reconnaissons, mais trop faible cependant pour un aussi redoutable adversaire.

SPADA.

N. B. L'abondance des matières nous a empêché de publier cet article samedi dernier.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 6 janvier

Aïda, grand opéra en 4 actes et 7 tableaux, paroles de Du Locle et Nuitter, musique de Verdi.

Lundi 7 janvier

Représentation au bénéfice de M. Cambon, premier chef d'orchestre.
Le Prophète, grand opéra en 5 actes, paroles de Scribe, musique de Meyerbeer.

Théâtre du Gymnase

Direction G. Rey de Blayo.

Bur. 6 1/2 h. — Rid. 7 0/0 h.

Dimanche 6 janvier

Vingt ans après, grand drame, faisant suite à la *Jennessé des Mousquetaires*.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 5 3/4 h. — Rid. à 6 1/4 h.

Dimanche 5 et Lundi 6 janvier

La Mascotte, opéra comique en 3 actes, musique de Ed. Audran.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, drame en 5 actes.

EDEN-THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Les sœurs *Falters*, virtuoses sur la cithare ; l'original *Trewey*, fantaisiste ; des clowns *Rigoletto* et *Roméo* ; le professeur *Biennow* avec son âne et ses chiens.

Chansonnettes par Mmes *Birbes*, *Fontana* et *M. Chemia*. — Orchestre.

Prix des Places :

Réservés et Loges, fr. 4-75. — Premières fr. 4-00
Galleries, fr. 0-75.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Etuve, 42.

LE JOUR DE L'AN ET LE LENDemain



BONNE ANNEE MALOULOUTE!
BONHEUR PARFAIT MON CHER!



L'HOMME PROPOSE
ET DIEU DISPOSE



BELLE MAMAN JE TE
SOUHAI TE UNE LONGUE
VIE BONNE ET HEUREUSE



GRAND DIEU QUAND
DONC SERAI-JE DEBARASSE
DE CETTE CHIPIE LA?



...TU VERRAS, CHER MERE
A L'AVENIR JE SERAI TOUJOURS
SAGE ET EN CLASSE J'AURAI LA MEDAILLE.



LE REVERS
DE LA MEDAILLE



L'AIMABLE CONCIERGE!
JE SOUHAI TE AMI TOUT LE
BONHEUR POSSIBLE.



--- CENT SOUS TIENS
VIEUX PIGNOUF

